

Images et mots en toute liberté

fin. Et même dans le plus
l'éternité.
l'arrive à l'endroit
trer de nouvelles
Aujourd'hui, je
forêt. C'est comme
repose la question

Un recueil de textes écrits par des détenus
de la maison d'arrêt de la Seine-Saint-Denis

EDITO DU MAIRE

Images et mots en toute liberté...

Tel est le titre qu'ils ont choisi à l'issue de ces quatre mois passés ensemble. Ils venaient de presque tous les coins du monde. Ils n'avaient pas tous l'habitude d'écrire, ni celle d'entendre des textes. Ils ont écouté les mots de Sylvain Estibal, Patrice Juiff, Marie Desplechin, Olivier Adams, Guillaume Apollinaire, Ariel Kenig, Samuel Beckett... Ils ont écrit les leurs, le regard posé sur des photographies de Sandrine Galuret, Cindy Sherman, Raymond Depardon, Adam Bartos, Bernard Faucon, Vincent Debats, Wim Wenders, - 4 photos chacun -

Avec eux, sans doute parce que l'image est la porte du songe, nous avons beaucoup voyagé par leurs mots, dans des villes inconnues, dans des futurs différents où l'on se rencontre avec des « téléportateurs », dans la nostalgie du passé toujours vif, dans des rêves éveillés où tout n'est que bonheur et douceur, des villes où l'on fait le deuil du passé, ou bien dans lesquelles on rencontre la femme de ses rêves... En tout cas loin de Villepinte, l'imaginaire tendu vers le monde et les autres...
Images et mots en toute liberté.

Pascale Poirel

Dominique Richard

Compagnie Issue de secours

Nées de l'étroite collaboration de la compagnie Issue de secours avec la médiathèque municipale de Villepinte, les rencontres d'auteurs répondent à ce commun désir de rendre accessible et vivante l'écriture d'aujourd'hui, avec cette modeste ambition d'apporter aux auditeurs d'un jour, par le plaisir et l'échange, une ouverture sur ce bien commun qu'est la littérature.

Des rendez-vous d'auteurs bimestriels ont donc été mis en place à la Maison d'arrêt de la Seine-Saint-Denis et à la médiathèque municipale de Villepinte, en partenariat avec la mission livre du Conseil Général de la Seine-Saint-Denis et le Service Pénitentiaire d'Insertion et de Probation de Seine-Saint-Denis. Chacune de ces rencontres commence par une mise en voix des textes de l'auteur permettant à chacun un accès direct et collectif à la connaissance du texte. Ce temps des mots partagés favorise la complicité et l'intimité et permet d'enclencher l'étape de la discussion avec l'auteur présent.

Le plus souvent possible, l'échange se poursuit par delà les murs de la prison avec le public de la médiathèque de Villepinte, notamment avec le club des lecteurs p.53 mais aussi avec des classes d'établissements scolaires de la ville.

Chaque auteur est ensuite invité à rédiger un court texte, de libre inspiration ou à partir du thème de l'atelier d'écriture suivi par les détenus, cette année celui du rapport entre les images et les mots. Ces textes inédits sont joints à ceux écrits par les détenus dans ce recueil, édité à l'occasion de Lire en fête.

D'octobre 2007 à juin 2008, Ariel Kenig, Yannick Vigouroux, Albane Gellé, Anne Luthaud, Luc Tartar et Marie Desplechin ont participé à ces rencontres.

Pascale Poirel

Compagnie Issue de secours

Stéphanie Charpentier

Médiathèque municipale de Villepinte



RECHERCHE MON CHEMIN...

Aujourd'hui, je m'avance, comme si j'étais dans la brume, encadré d'un amas de bouts de gravillons où je m'enfonce paisiblement, où je ne vois plus rien et où j'avance vers un chemin sans limite qui s'ouvre sur l'infini.

Je m'avance subitement. Je vois une tente de compères toute délabrée, fermée avec une fermeture éclair. Subitement, je l'ouvre et je trouve un clochard sanglotant, une bouteille de rouge à la bouche. Je reste et le regarde en souriant, qui finit de digérer en rotant.

Écrire aujourd'hui m'inspire une grande confiance qui reste sans fin. Et même dans le plaisir de l'infini, comme si j'écrivais pour l'éternité.

J'arrive à l'endroit voulu. Rêve infini de partir, heureux de rencontrer de nouvelles personnes.

Aujourd'hui, je m'engage dans quelque chose qui ressemble à une forêt. C'est comme une entrée, je me suis peut-être

perdu, je me repose la question, si je suis bien dans un chemin, j'essaye de rejoindre quelque chose, mais je reste dans cet endroit, très monotone, sans d'autres bruits que le bruit des oiseaux.

Je suis fatigué, je trouve le temps sombre comme les ténèbres, je suis sur ce chemin et je dois encore marcher afin de trouver un lieu réconfortant.

Mais pour l'instant, il n'y a que des feuilles, encore et encore.

Soudain, je m'approche d'une tente qui a l'air toute rafistolée. Oui, je la vois bien, on dirait un patchwork, une tente cousue de morceaux de tissu.

J'ouvre la fermeture éclair, et là je vois une personne toute frissonnante, peut-être de peur, et tremblante de froid. Je me permets de lui glisser un mot, «Bonjour Monsieur, je me permets de vous demander de m'indiquer mon chemin», et bien gentiment il me regarde, et me répond, «C'est quoi ton chemin ?», d'un ton bizarre et moi je reste surpris.

Je reste surpris de me voir moi-même, surpris de m'apercevoir que je ne suis pas en face d'un homme mais d'une femme : «Excusez-moi de m'être trompé, je vous ai pris pour un Monsieur», et elle murmure quelque chose pour m'indiquer mon chemin.

Mais avant de partir, elle me demande si j'ai soif, et me tend sa bouteille de vin. « Mon grand, si tu es fatigué, tu n'as qu'à te reposer à côté de moi. Si tu à faim, tu peux manger et à ta guise, il me reste encore de la bouffe que j'ai trouvée dans une poubelle. Elle a quelques jours mais je pense que c'est encore bon. »

Je lui réponds : « Non merci. Je repasserai vous voir, mais il faut que je rentre, car il commence à se faire tard. Au revoir Madame. »

Elle m'interpelle : « Appelle-moi Paola ! » Elle me demande de bien refermer la fermeture éclair et s'évanouit dans la nuit.

Je suis empressé de poursuivre mon chemin, je cours presque, mes jambes à mon cou. Je m'aperçois qu'elle a été de parole, je m'avance beaucoup plus loin et j'aperçois des lueurs, de la lumière. Je m'avance encore et je vois des gens au loin. Plus je m'approche, plus je distingue des personnes, certaines avec des bouteilles de bière à la main, d'autres de Coca-Cola, des tables dressées, des gâteaux, des mets qui font rêver.

Les gens sont assez amicaux, ils me proposent une coupe de sangria. Un couple de petits vieux s'avance, leur fils est très sympathique, ils me regardent en souriant, je suis dans une fête, il y a de la musique qui nous accompagne.

Jean-Pierre (l'écrivain)



L'AMITIÉ SURPASSE LE MALHEUR

Gloria était le nom de mon petit village dans le centre du Portugal. À cette époque j'avais 18 ans et j'habitais avec mes frères Joaquin 15 ans et Lino 12 ans, chez mes parents. Mon meilleur ami était Paulo, on avait le même âge. Paulo habitait à 7 km de chez moi, dans un village qui s'appelait Marinhaís. C'était la ville de naissance de mon père et j'y avais beaucoup d'amis, parmi lesquels Susanna, qui habitait tout près de chez ma grand-mère. On était comme un frère et une sœur, elle habitait de l'autre côté de la nationale 118, juste après le pont.

Susanna avait à peine 14 ans, c'était une très belle fille aux cheveux longs, couleur de paille, avec les yeux verts comme des olives. Elle avait un petit frère, Carlos, de sept ans. Il venait tout le temps jouer chez ma grand-mère.

C'était le printemps, il faisait beau, c'était un samedi après-midi. Moi et Paulo, on a décidé d'aller se promener à deux kilomètres de chez lui. Il y avait un lac au milieu d'un champ d'herbe verte. C'était vraiment la pleine nature, l'air était pur, le silence était coupé par les cris des oiseaux qui

virevoltaient dans tous les sens. Plus loin, il y avait un vieux monsieur qui vendait des frites et des boissons fraîches dans un bungalow bleu. On l'appelait Jojo mais son vrai nom, c'était Juan. On était assis à une table en chêne et on avait commandé deux frites et deux cocas.

À ce moment, Susanna est arrivée. Elle s'est assise à mes côtés et m'a fait la bise. J'en ai profité pour la présenter à Paulo, car ils ne se connaissaient pas. Paulo, je l'ai bien vu, est tombé immédiatement amoureux fou de Susanna. On a discuté environ deux heures. Au retour, Paulo et moi, on s'est arrêté dans un terrain aride qui appartenait à l'État. Il y avait un mur de pierre et à côté, une tombe isolée. C'était la tombe d'un soldat qui avait vécu la première guerre mondiale. Cet endroit était considéré comme un lieu historique. On s'arrêtait toujours là pour donner de l'eau à une petite vache de couleur caramel qui traînait dans le coin.

Un mois plus tard, Paulo a déclaré son amour à Susanna. Elle aussi avait des sentiments pour lui, et elle accepta de sortir avec lui. Depuis ce jour, ils furent inséparables. Tous les soirs, après avoir fini leur journée de travail, ils se donnaient rendez-vous sous le pont de la nationale 118, tout près de chez elle. Elle était toujours accompagnée par son petit frère, car c'était elle qui devait le garder au retour de l'école, en l'absence des parents qui travaillaient.

Un an plus tard, en 1990, Paulo et moi étions appelés pour effectuer notre service militaire. Le 31 mars, nous étions à la gare et nous attendions le train. Susanna pleurait dans les bras de Paulo. Le train est arrivé, nous sommes montés dedans, Paulo s'est assis à côté de la fenêtre, des larmes dans les yeux. Susanna au-dehors agitait un petit mouchoir blanc en pleurant. Le moment de partir est arrivé, la séparation était difficile. Après une heure de train, on s'est enfin retrouvé à la gare de Santa Aponia, à côté de Lisbonne, où nous devions prendre un car qui nous a menés jusqu'au régiment d'infanterie dans la Sierra de la Carreira Cintra. À notre arrivée, il y avait déjà plein de monde. Après avoir reçu notre uniforme, nous fûmes conduits à la cinquième caserne par un officier. C'était parti pour sept mois de service militaire.

La semaine était presque finie, le week-end se rapprochait. Enfin, le vendredi après-midi, dans notre uniforme vert foncé, béret sur la tête, le permis de sortie dans la main, on s'est précipité dans le car qui nous emmenait à la gare. Paulo était pressé de voir Susanna. Nerveux, il se rongait les ongles. Enfin, une heure plus tard, nous étions à la gare. Susanna était déjà là, plus heureuse que jamais, et elle s'est jetée dans les bras de Paulo. Je suis rentré chez mes parents pour leur raconter ma première semaine de service militaire.

Sept mois se sont écoulés. Notre mission enfin terminée, il était temps de dire au revoir à tous nos amis et de rentrer

chez nous. Quatre ans plus tard, Paulo et Susanna se sont mariés. Moi, le 18 février 1996, je suis venu en France, en laissant ma famille et mes amis. Dans ma petite valise, j'emmenais les souvenirs de ma jeunesse. Douze ans se sont passés, et aujourd'hui je me trouve derrière des barreaux, à Villepinte. Malgré les malheurs qui me sont arrivés, Paulo et Susanna ne m'ont jamais oublié. Le 14 février, j'ai reçu une lettre où ils m'encourageaient. On est et on restera pour toujours de grands amis.

José



J'avais commis suffisamment d'actes condamnables pour me rendre en prison, mais il aurait fallu que je les avoue, que je donne le nom de mes principaux témoins et qu'une enquête soit ouverte. Que l'on vérifie si ce dont l'un ou l'autre se rappelait était vrai, que l'on recoupe des informations, que l'on m'intente un procès, que je me défende et qu'un homme a priori compétent statue sur ma culpabilité. En fin de compte, beaucoup d'étapes protègent de cette porte de cellule qui peut s'ouvrir à tout le monde. Symboliquement, on se dit que c'est loin, aussi loin que les conflits armés. Et c'est pour l'une de ces raisons que peu de gens se sentent véritablement concernés par le problème français de la détention. À la différence des clichés de guerre, peu d'images intra-carcérales circulent... Ce qui, de nos jours, par l'importance que l'on accorde à la photo, à la vidéo, amoindrit les chances d'interpeller l'opinion publique, qui que ce soit.

Je ne pensais jamais m'y rendre jusqu'à ce que l'on m'écrive. J'avais reçu un mail, une invitation écrite que mon cerveau associa immédiatement à ce que j'avais déjà pu lire à propos de la détention. Parce que j'avais commis

des actes condamnables et qu'il m'arrivait d'avoir très peur de la police, j'avais tout de même envisagé mon arrestation à maintes reprises. Et pour dire la vérité, le mail que je reçus m'apostropha comme s'il fallait que je paye enfin pour les actes condamnables que j'avais commis, mais qui, jusqu'alors, n'avaient été ni relevés, ni condamnés. Certes, j'avais bon dos d'accepter l'invite, d'arriver en prison par la bonne porte en me disant C'est l'occasion de te laver de tes fautes, car on allait bien me traiter, j'allais en sortir grandi, piquant au passage les images qui manquaient aux représentations que je me faisais d'un centre, d'un couloir, d'un détenu. Contrairement aux prisonniers que je rencontrerais, je ne risquais rien, sinon d'affronter quelques émotions fortes, de celles qui justifient, l'air de rien, votre présence au monde. Je m'en voulais pour ces pensées tournées vers mon plaisir, mon rachat. Pour autant, il fallait que je me décide rapidement.

Croyant en l'écrit, je croyais aux informations que rapportaient les journaux. Elles me bouleversaient au point de bloquer mes attermolements. Je me disais Vas-y, tu te morfondras plus tard, presque fier de me décider, honteusement fier d'accepter.

Dans les centres pénitentiaires, les appareils photos sont interdits. Or, je devais intervenir en compagnie de Yannick Vigouroux, photographe, qui dut présenter une autorisation spécifique à l'entrée. Dès lors, je le regardai différemment. À l'intérieur du bâtiment, tenant entre ses mains un appareil a priori proscrit, Yannick n'était qu'une métaphore de moi-même. Marchant dans les couloirs à ses côtés, je me

revoyais à l'extérieur, pris de gré ou de force dans ce nombre incalculable de situations pour lesquelles j'aurais pu me faire incarcérer. Car, finalement, au-delà de certains crimes, la prison sera toujours cette mauvaise case du jeu de l'oie.

Maintenant que j'y repense, j'aurais aimé demander à Yannick ce qu'il pensait, à cette seconde précise, de sa position symboliquement clandestine. Je n'avais l'air de rien, moi, stylo dans la poche... À ceci près que son boîtier ne contenait pas de film. L'appareil était autorisé, mais il demeurait interdit de l'utiliser ; cela me consolait presque. Je reprenais le pouvoir sur moi-même. L'écriture reprenait un sens d'autant plus lourd que je réalisai combien il était inhumain, je crois, de perdre son droit à l'image. Je ne parle évidemment pas des tabloïds ou d'une quelconque question de narcissisme : je veux dire qu'à l'extrême inverse des gens libres, on avait retiré à nos interlocuteurs le droit de revoir, plus tard, les hommes que nous rencontrions en cet hiver 2007. Le temps de leur incarcération, on ne leur volait pas un miroir. On leur volait un visage. Ce qu'aucun texte, aucune image, ne pourra jamais qu'évoquer.

Ariel Kenig

Ariel Kenig et Yannick Vigouroux sont venus à la rencontre des détenus de la maison d'arrêt de la Seine-Saint-Denis le samedi 20 octobre 2007.



Ariel Kenig a vingt-cinq ans. Il est l'auteur, chez Denoël, des romans *Camping Atlantic* (2005), *La Pause* (2006) et *Quitter la France* (2007). Il écrit également pour le théâtre et la jeunesse. À la rentrée 2008, il a publié *New Wave* (Flammarion), roman adapté d'un scénario de Gaël Morel et *Je ne suis pas un panda* (L'école des loisirs).

Pour plus d'informations : <http://www.arielkenig.com>

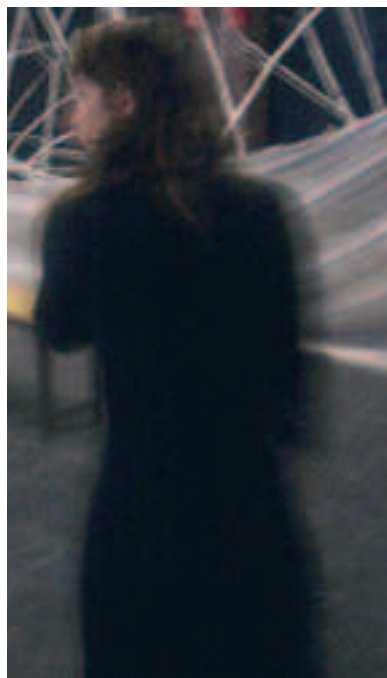


Photographe, critique d'art, Yannick Vigouroux vit et travaille à Paris. Diplômé de l'Ecole Nationale Supérieure de la Photographie (Arles) en 1993, il a été curateur de nombreuses expositions pour Patrimoine photographique (Ministère de la Culture) et a publié plusieurs livres sur la photographie.

En tant que photographe, il utilise principalement des appareils-jouets dont, depuis 1996, une box 6 x 9 (série *Littoralités*), et depuis peu, un sténopé numérique. Fondateur en 2005 avec Remi Guerrin du collectif d'artistes Foto Povera, il a consacré à ces pratiques un livre rédigé avec Jean-Marie Baldner : *Les Pratiques pauvres, du sténopé au téléphone mobile*, publié la même année.

Son travail est représenté par la June & Jane Gallery (Barcelone, Espagne) et l'Opal Gallery (Atlanta, Etats-Unis).

Pour plus d'informations, <http://yvigouroux.blogspot.com/>
<http://fotopovera.blogspot.com/>



(B)REVE DES CARAÏBES...

Je me présente, Frank, 33 ans, célibataire, anglais pure souche vivant à Londres. Mon métier, commerçant, propriétaire d'une petite supérette, dans le quartier nord de cette ville à double tranchant, mais qui reste familière.

Je connais tout le monde et tout le monde me connaît. Mes horaires sont durs, en tout cas assez durs pour ne pas trouver le temps de trouver cette femme, cette femme dont je vois les formes, mais dont le visage reste flou. Cette femme qui me fera connaître la vie de famille et le goût d'être père, père d'un fils qui me ressemblera. J'aimerais tant trouver cette femme qui hante mes pensées, mais sans congé ni vacances, comment la rencontrer. Déjà plus de sept ans que je n'ai pas pris de vacances, sept ans que je prends soin de ce magasin, plus que de moi-même, sept ans sans escale, ni liberté. Il est temps pour moi de changer tout ça, changer de vie. D'ailleurs, vacances ou pas, je les prendrai et cela dès demain. J'irai là où le destin me guidera, un point c'est tout !

La nuit est passée, il est neuf heures du matin et je me prépare pour un nouvel envol, une nouvelle vie, enfin je

l'espère. Je prends dans ma boîte qui est sous le lit une partie de l'argent que j'avais mis de côté depuis ces sept années. Valise à la main droite, manteau à la main gauche, prêt à partir pour l'aéroport pour une destination inconnue. Arrivé à l'aéroport, un peu perdu, je me dirige au guichet tenu par une femme qui n'a pas l'air très gaie. Elle me regarde fixement et d'un air strict me dit :

L'hôtesse : Quelle destination ?

Frank : Je ne sais pas !

L'hôtesse : Vous venez sans savoir où partir !

Frank : Oui, désolé, je veux juste partir, partir loin au soleil et marcher sur une belle plage de sable fin.

L'hôtesse : D'accord, le soleil, une plage de sable fin, que diriez vous des Caraïbes ? C'est magnifique là-bas, et l'eau est transparente !

Frank : Ça a l'air agréable. Est-ce loin ?

L'hôtesse : Pas trop. Êtes-vous seul ?

Frank : Oui, hélas, seul !

L'hôtesse : Ne vous inquiétez pas, ce pays est plein de surprises et vous y ferez vite des rencontres.

Frank : Vous êtes sincère ?

L'hôtesse : Si je vous le dis, croyez-moi !

Frank : D'accord. Une place pour le vol de dix heures, s'il vous plaît.

L'hôtesse : Tenez. Embarquement dans trente minutes porte B. En vous souhaitant bon séjour et bonne chance !

Frank : Merci, vous aussi !

Arrivé dans l'avion, je prends mon siège, m'installe et ingère deux somnifères pour passer le temps jusqu'à mon

arrivée. Une fois l'avion atterri, une hôtesse me réveille en me disant : «Bienvenue aux Caraïbes, Monsieur, et bon séjour !» Je la remercie et me prépare à sortir. Une fois dehors, l'air est chaud, le paysage est magnifique et les gens souriants et authentiques. Une monitrice vient me chercher et m'amène à l'hôtel situé sur une petite falaise, juste au-dessus de la mer. Elle me donne une clé avec un numéro de chambre et m'indique le premier étage. Une fois dans la chambre, je pose ma valise et m'installe confortablement.

Le lendemain, je me rends sur cette superbe plage de sable fin que j'admirais tant depuis la fenêtre de ma chambre. Sur la route, je fais la rencontre d'une jolie jeune femme qui répond au doux nom d'Océane. Elle m'interpelle en me demandant si je vais à la plage. Nous décidons de nous y rendre ensemble. Une fois arrivés, nous nous allongeons sur le sable tout en profitant un court instant de ce superbe soleil qui nous fait l'honneur d'être au rendez-vous. Tout à coup je suis surpris par des petits bruits : «Clic ! Clic !» Je tourne la tête et je vois Océane qui me prend en photo.

Soudain elle me propose d'aller nous baigner. Je la suis mais la vois prendre son appareil photo. Je lui demande pourquoi, elle me répond qu'elle aimerait bien prendre des photos sous l'eau, pour avoir de bons souvenirs. Dans l'eau, la passion des photos sous-marines nous aide à mieux nous connaître l'un l'autre.

Une fois la pellicule terminée, nous décidons de repartir vers l'hôtel, avec de mon côté, la ferme intention de continuer cette si belle journée en sa compagnie. Avant de

monter, Océane propose de faire une petite balade dans sa voiture de location. En attendant qu'elle aille à sa chambre chercher ses clés, je l'attends devant sa voiture. Tout à coup je ressens comme une sorte de tremblement sous mes pieds, qui s'intensifie de plus en plus, je m'écarte, baisse la tête, et aperçois au sol une énorme fissure qui s'agrandit et s'allonge de plus en plus.

D'un coup, j'entends les habitants locaux hurler dans leur langue un mot incompréhensible mais qui a l'air d'être synonyme de peur, puis je vois Océane courir vers moi en me criant : «Monte dans la voiture, c'est un séisme !»

- Quoi ? Qu'est-ce que c'est ? Où vas-tu ?

- Tais-toi et grimpe, vite !

Pris de peur, nous partons à vive allure le plus loin possible, laissant derrière nous les structures s'effondrer, se transformer en poussière.

Une fois hors de danger, nous nous arrêtons, sortons de la voiture, nous agrippant l'un à l'autre en nous chuchotant à l'oreille la chance que nous avons d'être encore de ce monde. Et là, dans la plus grande incompréhension, nous nous embrassons avec passion. Nous sommes restés un moment à regarder le paysage immobile, calme, l'un accroché à l'autre, comprenant que ce voyage et toutes ces émotions nous avaient permis de nous rencontrer, de nous rapprocher, et tout simplement de nous aimer.

Mes rêves et mon destin m'ont amené à elle. C'est le coup de foudre, je dirais même que j'ai le sentiment d'avoir trouvé l'âme sœur ! Je suis resté trois semaines superbes

avec elle. Je décide de vendre ma boutique à Londres et de vivre de notre amour.

Trois mois plus tard, nous nous sommes mariés et au bout d'un an, l'enfant était né ! Un petit garçon magnifique que l'on appela Steve, et maintenant, je respire enfin.

Yann



LA MAISON ABANDONNÉE

Je fais partie d'une organisation qui s'occupe de la protection de l'environnement et de la préservation des vieilles maisons. Un jour, moi et un de mes collègues de travail, avons été chargés de faire un rapport sur toutes les maisons abandonnées d'une petite ville de province. À notre arrivée, une vieille dame nous a parlé d'une maison abandonnée située pas très loin de la forêt. Elle a essayé de nous indiquer la direction, mais comme nous ne connaissions pas la ville, nous étions obligés de demander notre chemin tout au long du trajet. Nous devions traverser le centre-ville, mais plus nous avançons, plus les rues étaient désertes parce qu'il faisait très chaud dehors. Nous regardions au travers des barrières des habitations pour pouvoir trouver quelqu'un qui pourrait nous renseigner. C'est ainsi qu'on aperçut cette femme à travers la fenêtre de sa maison. Nous avons toqué à sa porte et elle nous a ouvert. Elle avait l'air étonné de nous voir mais elle a pu nous renseigner. Lors de notre discussion, elle nous a décrit cette maison abandonnée. Elle semblait intéressée par notre travail et nous a proposé de nous accompagner. À l'approche de la forêt, nous avons aperçu la maison. À notre

grande surprise, tout ce qu'on pouvait voir, c'était des morceaux de bois, des caisses vides, des herbes sèches, des bouts de briques cassées, des dégradations sur les murs. Il n'y avait que des déchets partout. Nous avons fait le tour du lieu quand elle s'est arrêtée près d'une barre en fer et d'un vieux haut parleur cassé. En regardant ces débris, elle nous a raconté que les enfants du quartier, et son fils, venaient jouer en cet endroit. Elle regardait autour d'elle en parlant, puis elle a baissé la tête et des larmes ont commencé à couler de ses yeux.

Je me suis approché d'elle pour lui demander les raisons de sa tristesse. Je remarquai que sa voix devenait de plus en plus douce, elle essayait de retenir ses larmes, mais brusquement, elle s'est laissée emporter par l'émotion. Elle a commencé à nous raconter l'histoire de son fils perdu.

Un jour, il faisait très beau, son fils et les enfants de ses voisins sont sortis pour aller jouer près de cette maison abandonnée, comme à leur habitude. Parfois, elle les accompagnait, mais ce jour-là, elle est restée chez elle pour faire le ménage. Tandis qu'elle rangeait, elle entendit des cris et en regardant au travers de la fenêtre, elle vit des gens courir en direction de la forêt avec des seaux d'eau. Elle aperçut, dans cette direction, de la fumée qui montait au ciel. Il y avait du vent et il faisait très chaud. C'est à cet instant qu'elle s'est rappelée que son fils n'était pas encore de retour.

Elle a abandonné son travail et est sortie en courant vers la forêt. À son arrivée, il y avait des flammes très hautes, il y avait des gens partout. Elle s'est mise à crier le nom de son fils et a demandé à tout le monde s'ils l'avaient aperçu. Les pompiers sont arrivés un peu plus tard et ont commencé à évacuer les pre-

mières victimes. C'est alors qu'elle a reconnu son fils parmi les enfants transportés par les pompiers. Elle ne savait plus quoi faire, dans la confusion, elle a décidé de suivre les pompiers jusqu'à l'hôpital. Là-bas, elle ne pouvait pas voir son fils parce qu'il était dans le bloc opératoire. Elle n'arrêtait pas de poser des questions à toute personne qui passait auprès d'elle, mais chaque fois les réponses étaient les mêmes : il fallait attendre.

À bout d'impatience et d'inquiétude, elle a tenté d'entrer dans le bloc opératoire quand un médecin en sortait. Dans le regard du chirurgien, elle comprit tout de suite. Elle tomba dans ses bras en criant. Il essaya de lui expliquer qu'ils avaient tout essayé, mais qu'ils n'avaient rien pu faire à cause de la gravité des brûlures. Elle eut du mal à accepter la mort de son fils. De retour chez elle, c'était comme un cauchemar.

À la vue de sa tristesse et de sa souffrance, nous lui avons proposé de rentrer. Arrivés devant sa maison, elle nous a invités chez elle. Elle nous a accueillis chaleureusement en nous servant un verre de jus de fruits frais, accompagné de gâteaux qu'elle avait préparés. C'était une femme pleine d'amour, elle habitait seule depuis la mort de son fils. Sur les murs du salon, on pouvait voir des photos, celle de son enfant en particulier. Chaque fois qu'elle regardait ces images, elle avait les yeux toujours tristes. Après avoir bu un verre d'eau, elle s'est levée et s'est rapprochée de la fenêtre où nous l'avions aperçue la première fois. Elle s'est mise à regarder en direction de la forêt, silencieuse. Nous ne savions que faire, que lui dire. Alors nous avons décidé de la laisser seule, et nous sommes sortis de la maison, sans un bruit.

Sami

Maison d'arrêt de Villepinte, jeudi 20 décembre 2007

Je quitte chez moi, dedans chez moi, je sors dehors et prends le train le métro le RER la voiture qui roule et tourne et puis s'arrête sur un parking devant chez vous qui êtes dedans prison d'arrêt depuis et pour peut-être des années.

Il faut attendre devant la porte j'attends dehors d'entrer dedans évidemment toutes les portes sont fermées et moi petite légèrement recroquevillée impressionnée. Voilà la porte enfin qui s'ouvre avec quelqu'un qui la referme je vide mes poches et tout mon sac je suis dedans. D'autres portes et des couloirs bruits électriques et caméras je dis bonjour aux uniformes et marche sage sans sourire dehors s'éloigne.

Bibliothèque porte plus légère ou est-ce les livres qui déjà font oublier barreaux et portes. Assis debout vous êtes là vous attendez, hommes tous les âges serrez ma main dites bonjour je regarde machinale par la fenêtre mais dehors est enfermé. Il y a des femmes du dehors entrées dedans avec moi elles lisent un bruit de verre et quelques, avec leurs bouches, gestes et le reste, moi je m'assois en face d'elles avec vous j'écoute mes mots qui sont à vous pour aujourd'hui. Quand c'est fini

je tourne ma chaise et vous regarde me regarder. Je suis dedans parle de dehors des gens des villes et du silence des chevaux. Vous me posez plusieurs questions pas moi non pas une seule vers vous je ne demande pas qu'avez-vous fait pour que dehors soit interdit c'est une règle tacite secrète.

Le temps va vite les heures pleines sont dévorées pas une miette n'est perdue j'écris des mots et des prénoms sur les pages de mes livres en face tout près vous continuez de me parler de me poser mille questions, comme si preniez toutes les nouvelles de la planète, comme si preniez une dernière respiration d'air libre, à une table penchée petite j'ai soudain la sensation d'être le dehors à moi toute seule. Je suis dedans encore un peu avec vos mots précipités toi l'un de vous tu me demandes de te donner un nouveau nom il faudrait sans doute dire non prendre distance et compagnie se méfier des étrangers des inconnus etcetera je lui dis oui et lui écris à Tom Rivière en dédicace, je donne adresse je donne courriel vous me dites qu'une fois dehors vous ferez signe.

Bientôt c'est l'heure de repartir, dans la prison les heures sont là, encore plus grosses que dehors, des heures des portes à fermer, et à ouvrir était-ce raison de ma présence ? Libre et pressée je repars tête retournée pour prendre un train vers où je veux. Vous me suivez jusqu'à la porte, la dernière autorisée, avec des mots des à bientôt et vous me dites que la rencontre continuera dans tous les livres que vous lirez.

On attend nos papiers d'identité mais le retour va plus vite, tout est en ordre je me retrouve sous le ciel naturellement mais oublié déjà en quelques heures, est-ce qu'à vous aussi on vous rendra votre identité lorsque vous quitterez prison d'arrêt que ferez-vous où irez-vous dites à moi enfantine que vous n'y retournerez plus jamais plus.

Sur le parking je ne suis pas encore dehors pas tout à fait, un peu encore avec vous et puis avec Pascale et Nathalie femmes passe-murailles dans un présent un peu sonné. Météorite de réel en plein milieu diaphragme du corps, je retourne chez moi, RER métro et train, dans la rue puis la maison où des enfants me sautent au cou ne savent rien de la prison, ils me racontent leur journée traversent des portes toujours ouvertes je les écoute.

Albane Gellé

Albane Gellé est venue à la rencontre des détenus de la maison d'arrêt de la Seine-Saint-Denis le jeudi 20 décembre 2007.



Albane Gellé est née en 1971 à Guérande et vit à Saumur (49) où elle dirige la structure *Littérature & Poétiques* (lectures-rencontres avec des écrivains et des éditeurs, ateliers de lecture, résidence d'auteur, salon d'éditeurs *Les Poétiques de Saumur*). Elle a publié à ce jour 9 livres de fragments poétiques aux éditions Inventaire/Invention, l'Idée Bleue, Cheyne et Le Chat qui Tousse. Son dernier livre, *Je, cheval* est paru aux éditions Jacques Brémond en juin 2007 et son chantier en cours, *Bougée*, sera publié en janvier 2009 aux éditions du Seuil, dans la collection Déplacements dirigée par François Bon.



FAUT PAS RÊVER

11 heures 25, 20 juillet 2007. Mon rêve se réalise enfin. L'avion se pose sur la terre magique de Jamaïque. Contrôle de douane, je récupère mes bagages, je sors de l'aéroport et je l'aperçois avec son sourire rayonnant. Je l'ai rencontré, il y a cinq ans, à Paris, dans une soirée hommage à Bob Marley, il m'avait laissé ses coordonnées et régulièrement, on s'appelle depuis tous les deux mois. Ça fait trois semaines que je sais que je viens, et me voilà. «How are you, Donavan ?» Il me répond un : «Welcome to Jamaïca !» Donavan Joseph en personne, cousin de Denis Brown, roi du reggae proclamé pour la Jamaïque entière après le décès du roi Bob. En démarrant sa Cadillac coupé blanche, nous passons devant une statue de Bob Marley, où il est écrit : «Welcome to Jamaïca !» Au fond de moi, je me dis : ici, il n'y a que du bon à voir et à vivre, du bon à écouter, de bonnes cigarettes vertes à fumer et de belles jamaïcaines à goûter...

Entrée dans Kingston, ça fait 20 minutes qu'on roule, pas de joints mais nous sommes à fond, car en bon jamaïcain, Donavan fait tout à fond, ici, on fait tout à fond, on roule à fond, on écoute de la musique à fond, et malheureusement

beaucoup de Jamaïcains vivent dans les bas-fonds... Kingston est un grand ghetto, ici on dit : «Le yard». Donovan me hurle : «Frenchy ! I don't like Kingston, I love my town, Portmore city. This is a fisher town.» Portmore City, c'est la première fois que j'entends ce nom. Je connais Mondego Bay, au nord de l'île, célèbre pour son reggae sunsplash et grand festival de ce style de musique sur trois jours, une plage et un million de personnes. Je connais bien sûr Kingston, la capitale de la Jamaïque.

Donovan me dit que Portmore est le plus grand port de Jamaïque et le dauphin posé sur la façade de sa maison me le fit tout de suite comprendre. Je me trouve dans ce qu'il y a de plus beau sur cette terre, le ciel bleu et la mer turquoise, et les dauphins qui ont élu résidence au large. Donovan me promet qu'un jour, j'allais nager avec eux. Quel pied ! Je voudrais y aller tout de suite, mais il me demande d'attendre demain. Il est 15 heures, le temps de déballer mes affaires, je prends une douche, de m'habiller en bermuda et T-shirt, un bob vissé sur la tête, je dis à Donovan que je pars faire un tour.

À nouveau, il me demande de patienter et se met à appeler vers la maison du voisin : «Sleepy ! Sleepy !» Je vois en sortir un colosse de deux mètres de haut, balafre de partout, et qui saute le mur qui sépare les deux habitations. Donovan m'explique qu'ici, c'est le «yard», le ghetto, le quartier chaud, et qu'un touriste qui vient en Jamaïque se doit d'avoir un «body guard», un garde du corps, au sens d'un accompagnateur qui est une figure du quartier. Il me présente à Sleepy : «This is John, a frenchy !» Sleepy me toise de toute sa hauteur, son visage est dur et traversé d'une balafre qui part

du haut du crâne et finit au bas de sa joue gauche. Il me lance un «Nice to meet you» glacial. Donovan lui demande de m'accompagner faire un tour dans le quartier.

C'est pas compliqué. La maison à façade de dauphin est face à la mer, sur la droite, une rue va directement à la boutique du coin et au bar. À part ça, il n'y a rien sinon des groupes de jeunes qui nous regardent passer, postés devant les maisons. Sleepy m'explique que ce sont les «ghetto boys», les gosses du ghetto, des chanteurs, des dealers, des tueurs ou des gamins qui attendent leur tour pour faire partie du gang du quartier, les «Black roses». Ici, la vie ne s'anime qu'après 19 heures, m'explique Sleepy, grâce au bar où les dj's du coin viennent mixer les dernières nouveautés reggae ou dance hall du moment. Je lui dis : OK, ce soir, je sais quoi faire. On va boire un verre au bar du coin. Le comptoir est long de cinq pas, une Jamaïcaine avec des dents en or, son prénom tatoué sur l'épaule, «Michelle» est derrière. Ici, d'ailleurs, la plupart des Jamaïcaines ont des prénoms français. Sleepy me fait goûter la bière locale, la «Red stripe». Au bout du cinquième verre, les basses des puissantes baffles posées sur le trottoir, hautes de trois mètres et larges de six, me font un choc, mes yeux sont des caméras...

Je suis impatient de passer ma première soirée en Jamaïque. Je propose à Sleepy de rentrer chez Donovan, nous reprenons la rue en sens inverse et j'aperçois au bout de l'allée la Cadillac coupé blanche. «Why there's only one car in the street ?» Sleepy ricane. En Jamaïque, particulièrement dans le yard, avoir une voiture est un signe extérieur de richesse, et j'en conclus que Donovan est un boss.

Je suis bien «Iwie», comme on dit ici, vanné, je me pose sur la véranda, le décalage horaire me travaille, je baille. La fille de Donovan arrive de l'école. Ici, les scolarisés ont encore des uniformes. «Bonjour, je m'appelle Tanika.» Elle parle le français, qu'elle apprend au collège. Je suis content, en cas de galère, j'ai trouvé mon interprète. Les yeux me piquent, il est 18 heures mais, dans ma tête, il est minuit, et boom, je m'endors.

Je tousse, je tousse, je retousse, qu'est-ce qu'il m'arrive, j'ouvre les yeux et j'hallucine : Donovan est devant moi, entouré de fumée. Il rigole : «Good morning, frenchy !» Comment ça, good morning ? «What time is it ?» «It's seven o'clock.» Sept heures du matin, j'ai loupé ma première nuit en Jamaïque. «Qu'est-ce qu'il se passe avec cette fumée ?» Il m'explique que tous les dimanches matin, dans les quartiers, on allume les feuilles pour éloigner les moustiques. En parlant d'eux, ils ont bien mangé hier soir, mon corps est couvert de piqûres. C'est pas grave, 7 heures du mat, je suis en Jamaïque, à deux minutes de la plage, c'est parti, j'enfile un short de bain et des tongs, une serviette, et c'est réglé. Me voilà face à la mer. Au loin, j'aperçois des dauphins qui jouent en faisant des sauts. Je me dis : «T'as loupé ta soirée, mais tu as bien commencé ta journée.»

Après quelques brasses, me voici à 200 mètres de la plage. Je vois les dauphins qui sautent devant moi. Je les observe, mon cœur s'accélère, je ne suis pas apeuré, c'est juste de l'émotion. Je les regarde sortir de l'eau et replonger. Il y en a quatre, trois aux reflets bleus et un plus gros que je devine être le mâle, accompagné de ses femelles. D'instinct, cela peut paraître

bête, je l'appelle Flipper. Il plonge et sort de l'eau comme une fusée, pour arriver à un mètre 50 au-dessus de la surface. Il se rapproche de plus en plus de moi, faisant des petits cris comme pour communiquer. J'essaie de déchiffrer ce qu'il me dit. Il s'approche encore de moi et plonge. J'en déduis qu'il veut m'emmener dans son univers, le monde du silence. Maintenant il est juste devant moi, sa tête hors de l'eau. Il la secoue de haut en bas, je tends ma main et je le touche. Je rêve les yeux ouverts. Flipper replonge. C'est fou la rapidité avec laquelle ce mammifère se déplace. Je suis en harmonie avec lui, je me décide, je bloque ma respiration et je plonge. D'instinct, il se met sous moi et m'accompagne. Je glisse dans la grande bleue accrochée à l'aileron de Flipper.

Je m'engage en profondeur, mais ça fait combien de temps ? Au moins cinq minutes. Je vais me noyer, mon souffle est coupé. Je remonte mais je ne respire plus. Je tiens, je tiens, mais je suis loin de la surface, c'est trop tard, je me noie, je sors de mon corps et je me regarde. Je suis étendu sur la plage, allongé, complètement séché par le soleil au-dessus de moi. Je vois ces deux femmes qui s'embrassent. Je ne comprends pas ce qu'elles font là, devant moi. Elles n'ont rien à faire là. «Bougez votre bras, bougez votre bras !» J'ouvre les yeux. Non, non, non, je vois le plafond, ce plafond, c'est celui de ma cellule. «Bougez votre bras !», dit la voix plus forte. Je bouge mon putain de bras. J'entends un : «Merci !» «De rien», surveillant...

Jean alias JND



L'AMOUR AU XXI^{ÈME} SIÈCLE

« Un monde qui interdit les divorces, dans lequel les parents s'aiment toute leur vie et où ça n'existe pas, les gardes alternées... »

« Il y a un moment pour tout, et un temps pour toutes les activités sous le ciel... Un temps pour s'embrasser et un temps pour cesser de s'embrasser... » (L'ecclésiaste, 3, 15)

Jean se réveille effrayé, ce matin de mai 2008. Il a rêvé qu'il est resté tout seul, assis en haut d'une interminable file d'escaliers, avec au-dessus un tunnel soutenu par de grands pieds de béton, qui se prolongeait à l'infini. Mais quelle était la signification de ce rêve ?

Depuis longtemps, il maintenait un lien sentimental avec Alexandra, qui attendait d'obtenir un visa pour partir définitivement aux États-Unis. Elle était une anglophone convaincue tandis que Jean, francophone, rêvait de partir pour la France. Le téléphone sonne. Jean tend la main vers la chaise à côté de son lit où il avait posé son portable pour la nuit. C'est Alexandra.

- Allô ?

- Jean, ça va ? Je pars, je pars, je viens de recevoir le visa, je vais enfin à Las Vegas.

- Laisse-moi avec ton Amérique ! Je ne veux pas de leur façon de vivre, de leurs désordres, de leurs superproductions débiles, de leurs fast-food ! Ils sont incultes, répond-il, en dissimulant l'émotion qui le submerge à l'annonce de cette nouvelle imprévue.

Après avoir raccroché, Jean sort de son appartement, et arrive devant la maison d'Alexandra, tout triste. Il se rappelle immédiatement le rêve de la nuit, à cet instant où il s'assoit sur l'escalier qui fait le passage de la rue de la maison d'Alexandra au pont d'arrivée de l'autoroute. Tout de suite il se dit : « C'est incroyable ! Cet endroit, c'est le même que celui de mon cauchemar » Il en connaît la signification : ce sont les adieux d'Alexandra. Ce tunnel sans fin, c'est la longue séparation qui s'annonce.

Ils avaient envisagé de se marier, mais pour cela ? Alexandra aurait dû renoncer à partir aux États-Unis, ou bien Jean aurait dû abandonner son projet de voyage vers la France. Mais par orgueil, cet orgueil stupide, aucun n'a voulu céder. Leur orgueil a été plus fort que leur amour. Jean accepte avec fatalisme ce constat désolant. « De toute façon, nous sommes comme ça, nous les Roumains... »

Après vingt ans (2028)...

Alexandra et Jean sont déjà séparés depuis longtemps. Les pays où ils vivent les ont changés. Jean, avec le temps, a

accepté la réalité. Les Champs-Élysées, Nice, ce ne fut pas qu'un rêve, une vie métaphysique. Cela a aussi été les difficultés, la vie quotidienne d'un immigrant en France. De même, Hollywood, Las Vegas, Niagara ne sont pas que des endroits pour touristes. Et Alexandra, comme tous les Américains, a dû travailler 14 heures par jour pour maintenir un niveau de vie normale.

Elle s'est mariée avec un américain, Henry, qui depuis longtemps est fatigué de la vie aux États-Unis et qui veut changer de pays, aller au Canada. Sa mère était originaire du Québec et il vient d'hériter d'une grande maison à Halifax, près de l'océan Atlantique. Ils vivent avec leur fille, Rodica Jennifer.

Pendant ces années de séparation, grâce à Internet, Jean et Alexandra ont pu continuer de communiquer facilement. Mais depuis l'apparition du «Téléportateur», inventé en 2022, ce moyen extraordinaire d'être en relation à distance, leur vie a échangé. Depuis six ans, il est possible d'éprouver tout le plaisir de la sensation au moment même où on ouvre une connexion, grâce au «Messenger-âme», installé dans une boîte. On se rencontre dans n'importe quel coin du monde en moins de deux secondes. Ainsi les âmes entrent en communication quand elles le veulent.

Jean, de son côté, ne s'est pas marié. Il n'éprouve pas de jalousie envers Henry, en dépit de l'amour qu'il continue d'avoir pour Alexandra. Il commence à connaître parfaitement la façon de vivre des Français. Il pénètre leurs manies, leurs habitudes. Il connaît beaucoup d'écrivains, d'artistes. Un jour, pendant une fête, le jour de l'anniversaire

de Carla Bruni, l'ex-épouse de l'ancien président français Sarkozy, maintenant ambassadeur honorifique au Vénézuéla, toujours dirigé par l'éternel communiste Chavez, il s'est retrouvé à côté de Pascal Bruckner. Le vieux Pascal est toujours un expert de la vie conjugale. Jean s'approche de lui :

- Maître, comment pourrais-je me transformer en anglophone, moi qui suis un francophone convaincu ?, demande-t-il avec une grande curiosité.

- Vous devez signer l'acte de décès du mâle dominant. Il vous faudra prendre une décision dans ce sens, lui répond le philosophe avec autorité et modestie.

Le rendez-vous avec le vieux Pascal a été décisif. « Il faut que je dépasse toutes les barrières », se dit Jean. Je vais déménager en Amérique, pour être proche, avec mon corps, du corps d'Alexandra. Le lendemain, Jean et Alexandra se retrouvent comme d'habitude, à Hawaï, grâce au "Téléportateur".

- Je viens en Amérique, je serai proche de toi. J'ai décidé de signer l'acte de décès du mâle dominant. Ainsi, nous transformerons notre amour platonique en un amour vérité.

Alexandra, revenue chez elle, donne la nouvelle information à Henry et à sa fille, Rodica Jenifer.

- Jean a décidé de se déplacer en Amérique. Il dit qu'il a enfin quitté son mâle dominant, et moi je lui ai proposé de venir au Canada, car je suis toujours amoureuse de lui. Ainsi nous serons toujours proches l'un de l'autre.

Ainsi, 20 ans après, surmontant toutes les barrières culturelles, tous les préjugés, et sans « Téléportateur », Jean se retrouve en face de la maison de Alexandra et Henry, à

Halifax. Il sent la brise de l'océan. Alexandra s'approche de lui, ses bagages à la main, divorcée de Henry, et pose ses affaires dans le coffre de la voiture. Ils s'embrassent, après 20 ans. Mais Alexandra a une fille. À cet instant, tous les deux pensent à Rodica Jenifer. « Rien ne peut être parfait dans la vie », se dit Alexandra. « Mais nous pourrons la voir à tout instant, grâce au « téléportateur », se console-t-elle. Henry, l'ex-mari, est resté dans la maison. Il regarde derrière la fenêtre, avec des jumelles, depuis sa chambre. Il sourit. Il dit au revoir à celle qui n'a jamais vraiment été à lui, Alexandra. Jean démarre à toute trombe. Destination ? N'importe où, peut-être Montréal, peut-être Toronto, ou peut-être un retour en Roumanie...

Pendant ce temps, tandis que sa mère prépare sa nouvelle vie, Rodica Jenifer se promène derrière la maison, toute seule, au bord de la mer. Elle sait que sa mère va devoir partir ailleurs. Elle se rappelle alors « l'acrobate », le personnage d'une pièce de théâtre qu'elle a lue quand elle était enfant. Ce personnage se demandait comment aller dans un lieu dans lequel les parents s'aiment toute leur vie. « Quelle tristesse, se dit-elle en pleurant, l'acrobate a fini par comprendre qu'un tel endroit n'existe pas. »

Elle continue de se promener au bord du vide de la falaise avec beaucoup de tristesse.

Daniel

UNE FEMME TONDUE

Il y a 24 photos.

Elles reconstituent la tonte d'une femme soupçonnée d'avoir couché avec un soldat allemand, en France, à la fin de la seconde guerre mondiale.

Il s'agit d'abord de dire les images.

- 1 – village (église et oiseau)
- 2 – herbe (femme)
- 3 – voiture (femme)
- 4 – arbre (robe, à fleurs)
- 5 – branche (plante des pieds)
- 6 – rivière (pantalon d'uniforme)
- 7 – foin (se rhabiller)
- 8 – ferme (voiture et drapeaux)
- 9 – panier (pommes hors du)
- 10 – porte (oiseau et main)
- 11 – mur de briques (mitrailleuse, peigne et ciseaux)
- 12 – mur de briques (yeux noirs, cheveux noirs)
- 13 – étable (blouse blanche)

- 14 – mur taché (veste d’uniforme)
- 15 – meules de foin (fourche)
- 16 – mur de pierre (mains)
- 17 – robe à carreaux (œufs)
- 18 – ferraille et miroir (reflet)
- 19 – sol mouillé (savon)
- 20 – lavoire (oiseau)
- 21 – barrière (robe blanche)
- 22 – ferraille, herbe et miroir (femme et reflet)
- 23 – herbe et forêt (pierre tombale)
- 24 – rue de village (femme avec foulard et chien)

Il s’agit ensuite de dire l’histoire.

- 1 – Elle a été tondu.
- 2 – J’ai été tondu.
- 3 – Mon odeur a changé. Est devenue âcre et froide. Goût d’acier. Grise et dure. Mon odeur a changé – je ne m’en défais pas.
- 4 – Mes cheveux avaient une odeur – il aimait embrasser ma nuque ou le creux du cou. Mes cheveux avaient une odeur – ta chevelure épaisse il disait – plaisir des mots qu’il ne connaissait pas. Mes cheveux avaient une odeur – il disait différente le soir et le matin.
- 5 – L’été avait une odeur – il prononçait difficilement le mot.
- 6 – Ses cheveux avaient une odeur – moiteur et sueur.
- 7 – J’ai perdu mon odeur. L’odeur de mes aisselles (il y enfouissait ses lèvres), l’odeur du sexe après l’amour (on recommençait). J’ai une odeur fade. Âcre. Acier sur les

tempes. Ma peau est acide. Grise et dure. Je ne m'en défais pas.

8 – Elle a reçu les cris – crachats et ciseaux sur les tempes.

9 – Ce que deviennent les cheveux, après, on n'imagine pas. Laissés à la poussière ramassés jetés aux ordures – saletés saletés saletés.

10 – J'ai reçu les cris – crachats et ciseaux sur les tempes.

11 – J'ai mal au ventre. À sa place. La place qu'il a laissée. Il me tondait, l'homme me tondait et je pensais à la place vide dans mon ventre. Mon ventre tendu et dur.

12 – Je n'ai regardé personne.

13 – Quand les enfants sont petits et qu'ils baissent la tête, on les oblige à la relever en les attrapant par les cheveux. On le fait aussi lors des interrogatoires. Aux femmes et aux hommes adultes. L'homme qui m'a tondu n'avait pas de prise : il n'a pu m'obliger à relever la tête.

14 – C'est moi qui ai levé la tête et qui les ai regardés. Ils ont baissé les yeux.

15 – Je ne parlerai pas.

16 – J'ai mal à la tête, je suis blessée à la tête, ça vibre, ça bat, ça tape, comment il a commencé, comment il a fini, je ne me souviens plus, je ne me souviens plus de lui ni de l'autre, de lui les doigts l'haleine la sale voix, de l'autre les yeux la peau les cheveux, de lui l'acier, de l'autre la chair – je ne me souviens plus j'ai mal à la tête j'ai oublié qu'est ce que j'ai fait que m'ont-ils fait, les hommes.

17 – Comment il a commencé comment il a fini je ne sais pas j'ai oublié les ciseaux d'abord sans doute le rasoir ensuite jusqu'à la fin le rasoir et cette vrille dans la tête il a

fait des tranchées sur le crâne sans doute je ne sais pas j'ai oublié le claquement des ciseaux le raclement du rasoir ça bat sur mes tempes ça tape ça cogne ça frappe j'ai mal à la tête je ne me souviens pas.

18 – Je ne me souviens pas j'ai perdu la mémoire la voix pourtant la voix comment déjà grave plutôt lente je crois la barbe souvent naissante – ça piquait autour de la bouche, de ça je me souviens : ça piquait autour de la bouche et quand il m'embrassait les seins, de ça aussi je me souviens quand il m'embrassait les seins, le reste j'ai oublié, mémoire perdue, les jeux qu'on avait, il faudrait des images je n'ai plus d'images, disparues les images – j'ai mal à la tête.

19 – Est-ce qu'il a eu envie de me trancher la gorge, en plus, en même temps, avec les cheveux, de quoi il a eu envie.

20 – Crâne (haut du et base), nuque, dos, épaules, omoplates, colonne vertébrale, vertèbres (succession de), reins (creux des), fesses, cuisses (arrière des), genoux (plieure des), mollets, chevilles, talons.

Je recommence.

21 – Crâne (haut du), front, nez, bouche, menton, cou, plexus, poitrine, nombril, ventre, ventre, hanches, aine (pli de l'), pubis (noir), cuisses, genoux, tibias, chevilles, coups de pied, orteils.

Je recommence.

Crâne, crâne crâne.

22 – Je ne suis plus là ils m'ont mise ailleurs hors de moi je n'entends pas ne vois pas, corps disparu, corps dévasté désolé abandonné amputé, des bras peut-être, des mains – elles tiennent – des jambes peut-être – je partirai – plus de

ventre plus de seins plus de sexe plus de chair plus de peau,
écorchée je suis écorchée je n'ai rien personne où toucher je
suis lisse mon corps entier lisse et opaque fermé mon corps
fermé je n'entends plus ne vois plus ils peuvent dire ils
peuvent faire je ne suis plus là n'existe pas.

Je m'appelle la tondue.

23 – J'attends.

24 – Quand je serai vivante.

La dernière image n'existe pas.

25 – La repousse

Au début ça pique. Comme les poils sur les jambes rasées.
Puis très vite, ça devient doux. Un duvet. On a envie de
toucher. Comme un enfant sa peluche ou son bout de tissu.
Un geste vient, celui de la main sur la tête. On sent. On
caresse. On se souvient d'un autre geste : se passer la main
dans les cheveux. Un geste comme un tic. On le fait, on le
répète par plaisir – être sûre qu'ils sont là de nouveau, que la
peau n'est plus lisse et nue.

On trouve une forme, un tracé de visage. On ne reconnaît
pas. Ce n'est pas le visage que l'on se voyait, avant.

Je suis seule et j'avance. La repousse a commencé.

Anne Luthaud

Anne Luthaud est venue à la rencontre des détenus de la maison d'arrêt de la Seine-Saint-Denis le samedi 16 février 2008.



Anne Luthaud est née en 1962. Après des études de stylistique et d'histoire, elle a participé à la création de la Fémis avant d'en devenir directrice d'études, puis a travaillé dans l'édition et a ensuite dirigé une revue de cinéma *Cinémas croisés*.

Anne Luthaud est l'auteur de deux romans *Garder* (Prix de l'INFL ; Prix de l'ENS Cachan), et *Blanc*, parus aux Éditions Verticales / Gallimard et mène des ateliers d'écriture et des résidences au cours desquels elle mêle un travail sur l'image. Elle écrit aussi pour le théâtre, notamment *Le Bleu de Madeleine* (nominé aux Molières Jeune Public 2006), *Les clés*, *La grand- mère et la haine*, monologues pour trois femmes, *Les feuillets* : dans la série *l'œuf et la banane*, *Les fenêtres...* ainsi que des pièces radiophoniques pour France Culture.



UN AMAS DE ROCHES

Temple ou autre vestige antique,
Amas de roches agencées comme un mur,
Avec autour et dedans des carrés de verdure,
Des buissons de paille,
Et plus loin, des arbustes formant une verte muraille.

Je me remémore les ergs et les regs sahariens,
Plus proche des oasis,
Ce lieu de pierrailles,
Est couvert d'herbes sèches et jaunies par le temps.

L'ornement de ses carrés rocheux agrémenté l'œil
Où demeurent les plantes vertes qui donnent plus d'air et de vie.
On voit le firmament
Qui au lieu de bleu est plutôt gris de teint.

C'est une scène de vie, de mort.
Dans ce qui meurt comme graine
Demeure la nouvelle pousse qui germe, et sans engrais,
La plante devient un arbre.
La verdure dans le fond gris est signe d'espoir.
Les roches sont difformes, et semblent dures.

Mieux vaut la roche que certaines têtes dures humaines.
On casse la pierre pour en sortir de l'or,
Des métaux, des pierres précieuses
Qui symbolisent la beauté et la douceur,
La finesse d'un corps féminin.

Les murs de prison
Murent les murmures mûrs des hommes
Qui ont le blues, c'est sûr.

LA PENSEUSE

Assise mi nue,
De bleu vêtue,
La belle brune assise sur la couche de bleu tapie.
Ces sous-vêtements au pied du lit
Dans le plan de l'effigie,
Les yeux fixant le regard,
Je scrute sa silhouette, tout hagard.
Ses mains qui se croisent en rempart
Afin de cacher sa fleur de nectar.
Je la sens prête pour l'acte
S'adonnant insouciant
Au clic de l'appareil qui filme son être, innocente.
Cette image de jeune femme
Réveille en moi l'émoi des bons moments
Rêvés ou vécus du temps d'antan
Avec celle qui était mon idéal.
Elle est là, penseuse,
Le visage sans émotion,
Plutôt indifférente
Elle est une tentation.

LA ROUTE

Plus de doute,
Je suis ma route
Retournant vers mes racines
Afin de pouvoir atteindre les cimes.

Il n'y a pas de crime
À payer sa part, sa dîme.
Sur la route
C'est en avant toute,
Faut s'y mettre, dans leur moule,
Dans lequel on nous roule,
Là vers où l'on nous pousse.

Plus de doute
Suivons tous la route
On pousse ! On pousse !
Avant d'arriver,
Pérenniser cette claire arrivée
Sans, sur le chemin, revirer.
De la voie, faut pas dériver.

Plus de doute,
Je suis ma route,
Qu'importe ce qu'il en coûte,
D'oser les assumer toutes,
Devient le leitmotiv à tous.

Pitié pour nous,
Pitié à tous
Route.

CITOYEN DU MONDE (DAN DOUNIA)

Je suis,
Oui, je suis citoyen du monde.
Je suis né et vivant sur cette terre ronde
Où la nature et l'humanité abondent.
Je suis comme un pèlerin qui vagabonde
Voguant sur l'onde
Je suis partout un étranger
Végétant comme un berger.
Je suis citoyen du monde.
Ils parlent d'immigrés sur leurs ondes
Partout où je pose un pied
On me dit : « Vos papiers ! »
Attends ! Je ne prends pas pied
Ni ne perds pied.
Je suis citoyen du monde.
Où que j'aïlle, ils me nomment le clandestin.
Pourtant je suis mon chemin,
Arpentant la voie où me mène mon destin
Pour chercher et trouver mon pain.
Je suis citoyen du monde.
L'homo sapiens, hier, aujourd'hui ou demain
Devrait cultiver l'amour en son sein.
La terre foulée serait délaissée
Par tout un chacun des êtres créés,
Même si eux croient les accepter ou les expulser.
Je le dis à l'univers
Je suis citoyen du monde.

Pedro



SOUVENIR D'UNE VIE

C'est un matin d'automne,
Le vent souffle sur les cieux,
Les arbres dansent au gré du vent,
Les pierres sont figées, telles des statues.
Le silence des feuilles mortes
Me rappelle que nous ne sommes pas éternels...

ECRITURE LIBRE

Écrire pour moi, c'est être libre de mes pensés,
Et pouvoir m'exprimer d'une autre façon.
C'est aussi faire appel à ma mémoire, à mon imagination,
Inventer, être créatif, faire ressentir des émotions aux
autres.
Écrire pour faire rire, pleurer, donner de la joie et du récon-
fort pour ceux qui en ont besoin.
Écrire pour moi est un art.
Avec l'écriture il n'y a plus de frontière.
Peace and love.

Sidi



DANSE !

Il danse. Nu, noir ; le corps léger, le cœur lourd. Il danse et va bientôt sortir du cadre de la photo ; déjà sa tête n'apparaît plus, ses bras aussi ont disparu. Manque l'essentiel, le haut du corps. Décapité par le cadrage. Tronqué. Sa tête a valdingué, désormais il court à l'aveuglette comme un canard au sortir du billot. Il court mais bientôt il va s'écrouler, carcasse inutile, à jeter aux chiens. Mais ça on ne le verra pas. Non pas qu'on cherche à le cacher, ces choses se sont toujours faites au grand jour, mais ici bêtement la scène a lieu hors champ. Hors cadre. L'esclave est mort, au suivant ! Attendez, maître, l'esclave est mort mais il bouge encore. On dirait qu'il porte quelque chose. Il soulève à bout de bras quelque chose qui n'apparaît pas dans le cadre de la photo. Son fardeau est incommensurable ou bien il marche sur les mains. Cul par-dessus tête, il renverse le monde qui l'a renversé. Rassurez-vous, maître, il ne peut pas s'en sortir. Il est noir. Il a beau faire des pieds et des mains, il ne peut pas s'échapper. La photo est un instantané qui le piège, une fenêtre à barreaux qui se referme sur son corps blessé, écorché, scarifié -deux lignes à la cuisse gauche, comme un bijou qui souligne la nudité. Arrière-petit-fils d'esclave, lui-même esclave de sa

charge, qu'on ne peut imaginer : des siècles de Traite des Noirs et des centaines de milliers de corps qui gémissent à fond de cale. Comment danser le passé ? Ses ancêtres ont été débarqués ici, venant de la lointaine Afrique. Ici, place de la Victoire, à Pointe-à-Pitre, Guadeloupe. Aujourd'hui, nous sommes le 9 mai 2008, les pêcheurs vendent leurs poissons, les pélicans plongent dans la darse et les vendeuses d'épices hèlent le touriste aux bras ballants que je suis «Eh, doudou, viens voir !» Quoi, qu'est-ce qu'il y a à voir ? Une tourterelle se repose sur le monument dédié aux victimes de l'esclavagisme, voilà ce qu'il y a à voir. La prendre en photo ? Non, surtout pas. Ne te retourne pas alors que traînent dans ton dos des centaines de milliers de fantômes, chaînes aux pieds. La place de la Victoire est écrasée de soleil, je me réfugie sous les arbres et je photographie au hasard, ce tronc, tiens, pourquoi pas. Je m'éponge le front. Partout une douleur diffuse, indicible. Derrière le cinéma «Renaissance», tout un quartier en déshérence. Des maisons de bric et de broc. Deux planches, trois tôles et même pas de clous. Et ça tient. Ça tient tête aux cyclones, aux hommes, à l'histoire. Ne vous promenez pas ici la nuit, maître, ils sont déchaînés. Je suis bouleversé. Ma photo aussi se renverse dans l'avion. Et de retour chez moi, je découvre enfin celui qui me faisait face : c'est un arbre, mais c'est un homme. Il est nu, noir. Esclave trompant la mort en dansant sur le fil, sans filet.

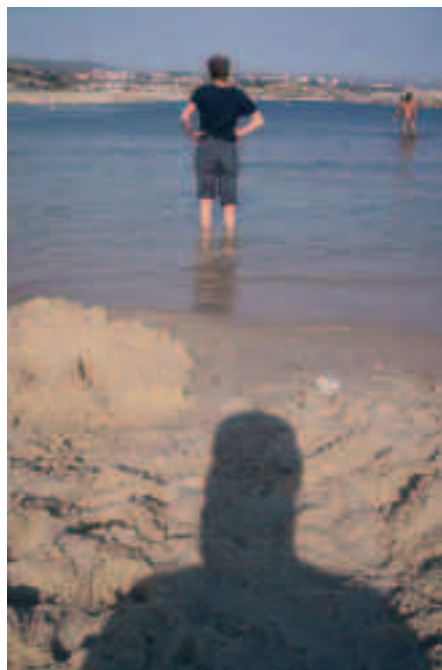
Luc Tartar

Luc Tartar est venu à la rencontre des détenus de la maison d'arrêt de la Seine-Saint-Denis le samedi 5 avril 2008.



Luc Tartar est écrivain, boursier du Ministère de la Culture et du Centre National du Livre. Il a écrit une vingtaine de pièces, la plupart créées et éditées chez Lansman Editeur. Il a été auteur associé au Théâtre d'Arras de 1996 à 2006. Il est l'auteur d'un premier roman, *Le marteau* d'Alfred, paru aux Editions de l'Amandier, et vient de terminer le second, *Sauvez Régine*.

Pour plus d'informations, <http://www.luc-tartar.net/>



MUSIQUE

Chaque fin d'année se déroule la grande compétition des enfants de chœur de Liverpool. Ah ! Liverpool, la ville de la culture anglaise...

Tuesday, 26 june 2008. Je suis invité à cette fête dont tout le monde parle. Le protocole est hors norme, la plupart des gens sachant comment se déroule le spectacle. Ils sont tous excités de prendre place. J'admire l'architecture de cette salle bâtie spécialement pour amplifier la voix. Il est piquant d'observer les enfants du peuple arriver tous dans une tenue blanche, qui les fait ressembler à des anges. Le chœur prend place, chaque chanteur tient dans la main une feuille de chant, ils sont alignés en quatre rangées de quatre. Dès la première intonation, celle d'une voix de soprano, je suis transporté dans un espace inconnu ressemblant à une forêt. Laquelle ? Qui sait... Peut-être celle de Nottingham ! Une lumière jaillit de nulle part entre les ormes. Les notes du chant semblent correspondre chacune avec un arbre, qui s'élance aussitôt suivant le contour de la mélodie. Les hauteurs sont inexplicables, et s'envolent avec liberté, transformant les chanteurs en anges de la joie et de la jeunesse. Mais comment expliquer cette chimère qui ne peut se

partager ? Certaines choses dans la vie ne peuvent se comprendre si on ne les a pas vécues. Au second couplet, chaque ton semble correspondre au craquement des branches de la forêt, pour les aigus, à celle de l'herbe et des broussailles pour les graves. Le canon retentit en écho et fait vibrer les murs de la salle, comme le sifflement du vent parmi les ormes. Le final s'amplifie, les chœurs se répondant et attaquant l'un après l'autre, et n'est qu'une succession ininterrompue d'images et d'états d'âme.

Après ce long voyage dans l'imaginaire, je prends la route du retour. En allant, je croise un couple avec deux enfants qui m'invitent à une fête ne se trouvant pas loin d'une plage fréquentée par les touristes. Je vois de loin une grande tente peuplée de monde, sous laquelle se déroule une animation de majorettes. De l'autre côté se trouvent des sandwicheries, des barbecues et des vendeurs ambulants. Certains se font remarquer avec leurs banderoles sur lesquelles sont inscrits des slogans en tout genre. Je me dirige vers un petit bar et prends deux ou trois verres avec des inconnus, la plupart accoudés au comptoir. Au bout d'une heure trente, l'un d'eux me tapote l'épaule et veut m'offrir un de ces cocktails mystérieux, dont lui seul a le secret. Il désire que je l'accompagne dans son extase. Je le regarde dans les yeux, tandis qu'il ingurgite son remède, quand il s'écrie : «Jazz martase !» Sur notre gauche se trouve une piste de danse bondée, uniquement des jeunes femmes... L'une d'entre elles me fait un clin d'œil pour que je la rejoigne. Titubant, ne sachant comment avancer au milieu de cette foule, je devine le balancement de ses hanches tandis qu'elle s'approche. J'entends

des voix me chuchoter : «Allons, un général doit toujours être prêt à dégainer son arme, dans n'importe quelle situation !» Arrivé sur la piste, je fais signe au dj's et crie dans sa direction : «Balance la sauce, capitaine !» Après avoir exécuté quelques pas de robot, je l'invite du côté du barbecue pour faire plus ample connaissance. Quelques minutes se passent et ses amies lui font comprendre, avec des petits signes de la main, qu'il est temps de partir. J'arrive à lui glisser un bout de papier avec mon numéro de téléphone et je reste figé en la regardant s'éloigner, mes yeux rivés sur le balancement de ses hanches. Les hanches ne mentent jamais.

La fête est en train de toucher à sa fin, sous la tente, on empile les chaises, le dj's remballé son matériel. Me voyant prendre le chemin de la plage, il me crie, hilare : «You're the best !» De tous les cotés traînent des bouteilles, des canettes, des affiches déchirées. Sur la plage, je laisse planer mon ombre sur le sable, immobile, à regarder de l'autre côté du golfe.

J'entends le son des vagues qui résonne dans ma tête. J'essaie de le synchroniser avec cette mélodie chantée par les enfants de chœur de Liverpool, tout en essayant de deviner la tonalité de la mélodie de ce flux. Qui sait ? Peut-être un ré mineur. Peut-être que de voir ce chœur d'enfants à cet endroit pourrait réveiller mes sens et faire voyager certains d'entre eux dans une ère de bonheur. Je suis en plein soleil, mais les nuages sont proches.

Tété



L'ENFANCE PERDUE

Quelquefois, la vie est très dure. Je reste maintenant derrière ces barreaux métalliques, et je regarde très loin dans le vide. Loin, là-bas, où je repasse mon enfance, ces souvenirs d'une vie sans souci, merveilleuse. Sur cette colline pleine de grosses pierres, c'est moi avec mes copains de classe. Nous sommes en vacances pour deux semaines. On joue à la guerre. Dans notre imagination, il y a des hélicoptères, des ennemis, des armes de combat, un vrai arsenal. Mais moi je suis totalement absent. Je pense à mon grand-père. Je l'aimais beaucoup. Il est parti au ciel. Lui aussi m'aimait beaucoup. Toutes mes vacances, je les partageais avec lui.

Je me rappelle le jour de pêche sur le ponton. La rivière s'appelle : «Oursu». À côté, il y a des forêts merveilleuses. Nous sommes restés sur ce ponton toute la journée, nous avons attrapé des poissons, nous avons regardé les animaux qui venaient boire l'eau cristalline et froide comme des glaçons, nous avons écouté les oiseaux plongés dans des chansons interminables.

Le soir, à côté du feu, en attendant de préparer notre dîner,

il me raconte de belles histoires. Dans la lumière des flammes, il me regarde avec ses yeux grands et calmes, et me dit : «Mon enfant, il y a un jour, je vais partir... Je vais partir pour toujours». Après, il efface les larmes qui sont sorties de ses yeux comme des petites rivières.

Il avait raison. Ce jour est arrivé plus vite que je n'aie pu comprendre le sens de ses mots. Je tremble, je reviens à la réalité, je tiens dans ma main une photo, celle-là même où on voit les collines de mon petit village, et je pense que peut-être, en ce moment, mon fils est là, sur ces mêmes collines, et qu'il regarde au loin, et qu'il se pose une question : il est où, mon père ?

Oui, mon père, il est où ? J'ai tant besoin de lui. Maintenant, cela fait deux ans qu'il est parti. Je me rappelle le jour de son départ. Ce jour-là, il était totalement différent. Il avait acheté beaucoup de bonbons, de chocolat, des jouets, des vêtements. Il m'a donné 1000 bisous, m'a répété qu'il m'aimait beaucoup. Nous avons joué ensemble presque toute la journée. Le soir, il m'a envoyé dans le jardin pour que je lui ramène des fraises. J'étais très heureux car il m'avait confié une mission à remplir. J'y étais allé en courant comme un lapin. Quand je suis revenu avec les fraises, j'ai juste vu ma mère en train de pleurer. Mon père était parti sans me dire au revoir. Dans les larmes, ma mère m'a expliqué que mon père était parti en France pour gagner de l'argent. Je n'arrivais pas à le croire, et je l'ai cherché partout. J'ai commencé moi aussi à pleurer, et rien

ne pouvait m'arrêter. À la fin, j'ai renoncé à le chercher. C'était il y a deux ans et je l'attends toujours. Je regarde sur un mur et je vois une ombre sans visage, un contour humain. Peut-être que c'est mon père, de toutes façons, je commence à l'oublier.

«Je pense à lui dans ce monde
Et je vois dans mon rêve son ombre
Il me manque et je demande à ma mère
Il est parti en France, mon père ?

Pourquoi n'est-il pas avec moi
Avec moi et avec toi
Pourquoi on n'est pas ensemble
Je demande avec une voix qui tremble.»

Dans ma cellule, je ferme les yeux : la colline de mon village, le ponton, mon fils, l'amour que je garde dans mon cœur, la douleur, l'enfance perdue, tout cela disparaît et je vois le soleil dans le ciel comme un roi de feu. En face il y a un mur, et sur ce mur il y a une ombre, et l'ombre, c'est moi. Une ombre sans visage, la même que dans le rêve de mon enfant.

«Coulent les larmes de mes yeux
Je pense toujours, toujours à eux.»

Dans ce monde, je croyais toujours que l'argent était le plus important. C'est vrai, c'est indispensable mais ce n'est pas

le plus important. J'ai couru toute ma vie pour pouvoir économiser de l'argent. Mais sans le savoir, j'ai perdu les choses les plus importantes : les années, qui ont vite passé, sans aucune satisfaction ; ma famille, ma femme et mon enfant ; l'amour...

Dans ma vie, j'avais tout, j'étais "heureux", mais entre les murs j'espère juste commencer une nouvelle route car j'ai déjà perdu l'essentiel. Je marche maintenant à côté de cette forêt, dans ce sable chaud, sans me retourner. Je regarde en face de moi avec un nouvel espoir. J'y vois une nouvelle vie. Pas à pas, j'avance, je laisse en arrière les forêts, les murs et la porte qui se ferme derrière moi, et qui ne s'ouvre que quand les gyrophares annoncent l'arrivée d'un nouveau à la maison d'arrêt. Je fais grandir mes pas, je commence à courir, oui à courir pour rattraper le temps perdu et pour oublier cette page triste de ma vie.

Je dois partir, vous abandonner. Je vous salue, car il y a mon fils qui m'attend. Soyez forts.

«Sois fort comme un mur
Pour passer les moments durs
Dépasser les moments difficiles
La vie c'est pas facile.

Tu arrives à la fin du but
Commence une autre lutte
Car une chose est sûre
Si tu dépasses tous les murs
Je peux te l'assurer
Ce n'est pas une honte de pleurer.

Si tu veux arriver à ton amour
Oublie les barreaux de tous les jours...»

Ionel

J'ai travaillé pour ou avec un photographe, un dessinateur, un peintre, une peintre de films d'animation, des réalisateurs, et même des danseurs, et je suis incapable de dire quelque chose de sensé sur le rapport du texte et de l'image. On m'a demandé, assez souvent quand j'y pense, d'écrire un texte pour une image. Pour un recueil de photos en faveur d'une fondation pour les enfants malades, par exemple. J'ai toujours beaucoup de mal à le faire. Il me semble qu'une bonne image est pleine. Elle est comme «fermée». Rien à dire, rien à écrire. Juste voir. Laisser le sujet, la composition, les couleurs faire leur travail de sens et parler, à la manière dont parle une image. La plupart du temps (ou plutôt quand j'en avais le temps), j'ai écrit comme on me le demandait, mais avec le sentiment de faire quelque chose de parfaitement inutile. Pour faire plaisir, pour encourager. Donc, me voilà furieuse devant mon écran à essayer de pondre quelques lignes qui ne sabotent pas l'image. La meilleure solution dans ce cas est encore de chercher des éléments d'information, sur l'auteur, ou sur son contexte. Une sorte de légende technique. En décalage. Rien en tout cas qui cherche à faire rivaliser les mots avec l'image.

Dans le fond, j'ai toujours rêvé de faire autre chose. De travailler un matériau moins ingrat que l'écriture. Une quantité d'écrivains auraient aimé être musiciens, considérant la musique comme l'art supérieur, indépendant des contingences du sens, au plus proche de la sensation et de l'émotion. J'en fais partie, mais je n'ai pas appris la musique – j'ajoute que j'ai une oreille déplorable et un sens du rythme approximatif. À défaut, j'aurais volontiers peint, dessiné, ou pris des photos. De ce côté-là, je n'ai pas définitivement enterré l'affaire. Je traîne toujours avec moi une boîte d'aquarelles et un appareil photo. Mais au vu des résultats, il serait sans doute temps que je renonce. Reste que beaucoup d'écrivains peignent ou dessinent, et certains se lancent dans les textes critiques. Comme s'il y avait chez ceux qui écrivent une sorte de nostalgie des autres arts.

Chaque fois que j'ai travaillé avec d'autres artistes, j'ai tenu à ce que nous travaillions chacun de notre côté, et que le résultat ne soit commun qu'à la fin de l'histoire. Le seul partage possible devait se faire après coup. Deux solitudes côte à côte.

Mais après tout, c'est aussi ce que nous aimons, quand nous créons, et quoi que nous créons. Cette solitude décidée, agréable et bienfaisante, peuplée de nos rêves. L'inverse en somme de la solitude imposée, l'atroce solitude où rien de bon ne se fait.

Peut-être qu'une image réussie fait naître les mots dans l'esprit de celui ou de celle qui la regarde. Et qu'un texte réussi fait naître les images chez celle ou celui qui le lit.

Lire un ensemble composé d'un texte et d'une image, en somme, ce serait lire deux fois. Une fois l'un, une fois l'autre. Ne pas les mélanger. Percevoir plutôt, par delà les échos qu'ils se renvoient, ce qu'ils ont d'étranger l'un à l'autre. Et s'en trouver deux fois enrichi.

Marie Desplechin

Marie Desplechin est venue à la rencontre des détenus de la maison d'arrêt de la Seine-Saint-Denis le samedi 7 juin 2008.



Marie Desplechin est née à Roubaix en 1959. Après une formation de journaliste puis quelques années de travail dans la communication d'entreprise, elle publie ses premiers livres à l'Ecole des loisirs. En deux livres, Marie Desplechin s'est fait un nom et une place de choix dans les lettres françaises. *Sans moi* s'est vendu à 150.000 exemplaires et a été traduit dans quinze langues. *Verte* a reçu le Prix Tam Tam du livre de jeunesse. *La vie sauve* a obtenu le Prix Médicis essais en 2005.

Marie Desplechin est l'auteur d'une vingtaine de titres pour la jeunesse et les adultes. Elle a récemment publié *Dragons, Un pas de plus* (2004 et 2006) et *Bobigny, centre ville* (2006).

Animation de l'atelier d'écriture

Dominique Richard et Pascale Poirel

(Cie Issue de secours)

Organisation des rencontres avec les auteurs

Pascale Poirel (Cie Issue de secours),

Christelle Merlin et Stéphanie Charpentier

(Médiathèque municipale de Villepinte)

Coordination éditoriale

Stéphanie Charpentier

Création maquette - PAO

Clarisse Vallée - Mairie de Villepinte

Photo/montage de la Une

Michel Le Meur / Claude Vitale - Mairie de Villepinte

Imprimerie

ETC

Textes

Daniel, Ionel, Jean, Jean-Pierre, José, Pedro, Sami, Sidi,

Tété, Yann

Et

Ariel Kenig, Albane Gellé, Anne Luthaud,

Luc Tartar, Marie Desplechin

Crédits photographiques

Vincent Debats - p.6, 10, 18, 26, 36, 42, 56, 62, 68, 72

Yannick Vigouroux - p.14

Arnaud Février - p.18

Anne-Marie Grapton - p.19 Yannick Vigouroux à Naples, sept. 2007

Catherine Hélie / Gallimard - p.54

Luc Tartar - p.66

Eric Legrand - p.69

Remerciements

- La Direction Interrégionale des Services Pénitentiaires de Paris
- La Directrice du Service Pénitentiaire d'Insertion et de Probation de Seine-Saint-Denis
- Le Directeur de la maison d'arrêt de la Seine-Saint-Denis
- La Présidente de l'Asdac
- La Direction de la Culture, du Patrimoine, du Sport et des Loisirs du Département de la Seine-Saint-Denis
- La direction régionale des affaires culturelles d'Ile-de-France – ministère de la Culture et de la Communication
- Le président du centre national du livre
- Et tous les auteurs et les photographes !



MINISTÈRE DE LA JUSTICE

SERVICE PÉNITENTIAIRE D'INSERTION ET DE PROBATION
DE SEINE-SAINT-DENIS



Avec la contribution des écrivains
Ariel Kenig, Anne Luthaud, Albane Gellé,
Luc Tartar et Marie Desplechin
et du photographe Yannick Vigouroux

*Peut-être qu'une image réussie fait naître les
mots dans l'esprit de celui ou de celle qui la
regarde. Et qu'un texte réussi fait naître les
images chez celle ou celui qui le lit.*

*Lire un ensemble composé d'un texte et
d'une image, en somme, ce serait lire deux
fois. Une fois l'un, une fois l'autre. Ne pas
les mélanger.*

*Percevoir plutôt, par delà les échos qu'ils se
renvoient, ce qu'ils ont d'étranger l'un à
l'autre. Et s'en trouver deux fois enrichi.*

Marie Desplechin

Ce recueil vous est offert
par la ville de Villepinte
Octobre 2008

